



HAL
open science

Yougoslavie: la "revanche des campagnes" entre réalité sociologique et mythe nationaliste

Xavier Bougarel

► **To cite this version:**

Xavier Bougarel. Yougoslavie: la "revanche des campagnes" entre réalité sociologique et mythe nationaliste. *Balkanologie*, 1998, 2 (1), pp.17-35. halshs-00211358v2

HAL Id: halshs-00211358

<https://shs.hal.science/halshs-00211358v2>

Submitted on 28 Jan 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Yougoslavie : la « revanche des campagnes », entre réalité sociologique et mythe nationaliste, *Balkanologie*, vol. II, n° 1, juillet 1998, pp. 17-35.

Xavier BOUGAREL

Les conflits yougoslaves comme "revanche des campagnes"

Nombreux sont les journalistes et les intellectuels qui, à juste titre, ont refusé une présentation hobbesienne des conflits yougoslaves, l'idée d'une "guerre de tous contre tous", reflet des haines ancestrales que se voueraient des peuples balkaniques plus ou moins barbares. Hélas, nombre d'entre eux ont réintroduit par la fenêtre ce qu'ils venaient de chasser par la porte. La présentation des conflits yougoslaves et des phénomènes miliciens qui les ont caractérisés en termes de "revanche des campagnes", en particulier, a donné lieu à bien des dérapages. Ainsi, dans son ouvrage intitulé "*Sarajevo, l'architecte et les barbares*", l'architecte bosniaque Ivan Straus parle de "primitifs armés", "édentés et mal lavés" à propos des combattants serbes qui entourent et bombardent la ville, et des "nouveaux venus, à peine cultivés", pour qualifier les milieux dont ils sont issus¹. Si de tels propos peuvent s'expliquer, venant d'une personne directement affectée par la guerre, il est regrettable qu'ils aient été élevés au rang de catégories d'analyse par certains commentateurs occidentaux.

L'identification des miliciens à des ruraux incultes et barbares n'est pas le fait des seuls intellectuels pacifistes. A Sarajevo, la population opposait volontiers le "*raja*", petit peuple pacifique de la ville, aux "*papci*" belliqueux des collines². Cette même hostilité se retrouvait aussi dans la bouche des combattants, pour qualifier l'adversaire: chez les Serbes, les Musulmans étaient souvent traités de "*Balije*"; inversement, les Musulmans parlaient des "*Vlasi*" ("Valaques") pour désigner les Serbes. Dans un cas comme dans l'autre, l'adversaire était assimilé à une population nomade, étrangère à la *polis* et à la civilisation³. L'idée d'une ville "civilisée" opposée à une campagne "barbare", sujet de conversation privilégié entre les intellectuels locaux et leurs visiteurs étrangers, savait aussi nourrir les haines de classe et les discours guerriers.

Il ne s'agit pas ici de nier les liens qui associent les phénomènes miliciens aux régions rurales et montagnardes de l'espace yougoslave. De fait, bon nombre des entrepreneurs

¹ Ivan STRAUS, *Sarajevo, l'architecte et les barbares*, Linteau, Paris, 1994.

² L'expression "*raja*" provient du terme *ra'ya* (pl.: *re'aya*) qui, dans l'ordre politique ottoman, désigne les producteurs, les sujets, en opposition aux *asker*, militaires et membres de l'appareil d'Etat. A l'origine, le terme *raja* n'a donc pas de connotation spécifiquement urbaine: dans la Bosnie ottomane, il désigne même avant tout les populations rurales et chrétiennes travaillant les terres des *beg* et *aga* musulmans. Le terme *papak* (pl.: *papci*) désigne quand à lui les sabots des animaux d'élevage (onglons). Dans la bouche des Sarajéviens, les paysans sont donc assimilés à leur bétail.

³ Le terme de "*Balije*", utilisé de façon péjorative pour les Musulmans bosniaques, désigne à l'origine des populations nomades musulmanes d'Herzégovine orientale; de même, les Valaques sont une population nomade orthodoxe, de langue aroumaine, utilisée comme troupes auxiliaires lors de l'expansion de l'Empire ottoman, et dont serait originaire une partie de la population serbe bosniaque.

miliciens sont originaires des Alpes dinariques⁴, et les populations de ces régions constituent généralement les premiers bastions des mobilisations nationalistes, politiques puis miliciennes. Inversement, les conflits yougoslaves sont marqués par un acharnement particulier contre les centres urbains et les symboles architecturaux de leur urbanité, comme le montrent la destruction délibérée de Vukovar en Croatie, ou les sièges de Sarajevo et de Mostar en Bosnie-Herzégovine.

Mais il suffit de voir l'état de dévastation de nombreux villages en Croatie et en Bosnie-Herzégovine, n'ayant rien à envier à celui de Vukovar ou de Mostar, pour contaster à quel point l'idée d'une "revanche des campagnes" est déplacée dans le cas des conflits yougoslaves. Si les rapports entre ville et campagne occupent une place centrale dans ces conflits comme dans le discours de leurs protagonistes, encore faut-il savoir quelle est la part de la réalité et la part du mythe, quelle est la véritable signification de ces rapports, et se demander en particulier ce qu'ils révèlent (ou dissimulent) sur les rapports entre milices, Etat et société dans l'espace yougoslave.

Dinko Tomasic et la culture clanique

L'insistance sur l'opposition entre ville et campagne, ou plus précisément entre ville, plaine et montagne, est une constante dans les travaux sociologiques et ethnologiques consacrés aux Balkans, et ce depuis l'ouvrage fondateur du géographe serbe Jovan Cvijic (1865-1927), "*La péninsule balkanique*", publié au début du siècle⁵. Il est donc pas surprenant de retrouver cette articulation dans l'analyse des conflits yougoslaves.

Une bonne illustration de ce phénomène est l'engouement perceptible en Croatie pour le sociologue Dinko Tomasic (1902-1975), dont les principaux travaux, publiés dans les années trente et quarante, insistent sur l'opposition de deux "types culturels" au sein des sociétés balkaniques: la culture clanique ("*plemenska kultura*") d'une part, organisée autour du *pleme* (clan, tribu) et caractéristique des populations pastorales de la montagne, et la culture coopérative ("*zadrzna kultura*") d'autre part, organisée autour de la *zadruga* (famille élargie constituée en entité économique indivise), et caractéristique des populations agricoles des plaines.

Dans un article intitulé "*La culture clanique et ses traces contemporaines*", et publié en 1936⁶, D. Tomasic s'intéresse plus spécifiquement à la place de la culture clanique dans les pratiques de la violence des sociétés balkaniques, et dans la formation des Etats nationaux dans les Balkans. D'après lui, la force physique et la mobilité géographique des populations dinariques expliquent que "l'organisation sociale clanique ait donné naissance aux bandes [*cete*] de pillards et de guerriers, qu'en son sein le port d'arme soit devenu synonyme d'humanité, et que la valeur sociale dominante y soit l'"héroïsme", c'est-à-dire la surenchère dans la rapine et dans le crime". De la culture patriarcale et clanique des populations dinariques émergerait donc un culte de la violence centrée autour de la figure mythique des

⁴ Les Alpes dinariques constituent l'ensemble montagneux qui s'étend des Alpes slovènes aux Rodhopes bulgares, et recouvrent en particulier les régions de l'arrière-pays dalmate (Krajina croate), de l'Herzégovine, du Monténégro et du Sandjak.

⁵ J. CVIJIC, *La péninsule balkanique*, Armand Colin, Paris, 1918. Pour une présentation récente et synthétique de cette articulation entre ville, plaine et montagne, voir Georges PREVELAKIS, *Les Balkans. Cultures et géopolitique*, Nathan, Paris, 1994.

⁶ D. TOMASIC, "Plemenska kultura i njeni danasnji ostaci" paru dans *Mjesecnik*, n° 62 (1), janvier 1936, et reproduit dans "Sociologija Dinka Tomasica", *Drustvena istrazivanja*, vol. II, n° 6, novembre 1992.

hajduk et des *uskok* (bandits sociaux), qui ne tarderait pas à dominer les Etats et les sociétés balkaniques.

D'après D. Tomasic toujours, les *hajduk*, dont "le seul but est le pillage et la rapine", se laissent néanmoins utiliser comme "porteurs d'idéologie et fondateurs d'Etat" par les puissances européennes opposées à l'Empire ottoman: "les bandes de *hajduk* reçoivent un étendard marqué d'une croix, et les *harambasa* [chefs de bande] un soutien moral et matériel pour déclencher avec leur bande des soulèvements de 'libération'". Monopolisant alors l'Etat et son appareil militaire, les populations dinariques s'appuient également sur leur art de la contrebande pour s'emparer des activités commerciales, et imposent finalement leur domination économique et culturelle à la paysannerie des plaines comme à la bourgeoisie des villes. D. Tomasic voit dans cette domination de la culture clanique la cause du caractère autoritaire et instable des Etats balkaniques apparus au XIXe siècle, et tente ainsi d'expliquer la prédominance serbe dans la première Yougoslavie, l'émergence du mouvement des partisans pendant la seconde guerre mondiale, ou encore, en élargissant son champ d'investigation, la victoire du communisme en Russie et en Europe de l'est⁷.

Directement confrontés à la violence de la guerre, certains sociologues croates ont redécouvert les thèses de D. Tomasic. Dès 1992, Aleksandar Stulhofer publie dans la revue "*Drustvena istrazivanja*" ("Recherches sociales") un article intitulé "*Une prévision de la guerre ? L'ethno-sociologie de Dinko Tomasic*"⁸. Quelques mois plus tard, cette même revue de sociologie consacre un numéro spécial à ce même auteur⁹. Enfin, en 1993, trois sociologues croates (Stjepan Mestrovic, Slaven Letica et Miroslav Goreta) publient aux Etats-Unis un livre intitulé "*Habits of the Balkan Heart*", et consacré à l'influence des mentalités ("*social characters*") sur les formes du post-communisme en Europe centrale et orientale¹⁰. S'intéressant aux conflits yougoslaves, ces trois auteurs recourent abondamment aux travaux de D. Tomasic, et opposent à leur tour la mentalité cosmopolite des villes et celle, pacifique, des plaines, à une mentalité dinarique "assoiffée de pouvoir et agressive", incarnée par les Serbes et les Monténégrins. Dès lors, l'agression serbe contre la Croatie n'a plus de secret:

"Il est bien connu en Yougoslavie que les Serbes et les Monténégrins adhèrent à une sorte de culte du guerrier. Ils ont continuellement dominé la police et les forces armées. La possession traditionnelle des armes et la pratique de la chasse participent d'un système de valeurs machiste. A l'intérieur de la Yougoslavie, ils sont connus pour être bornés, irascibles et émotionnellement instables."

Réalité sociologique ou mythe nationaliste ?

Identifiant la mentalité dinarique aux seules populations orthodoxes, S. Mestrovic, S. Letica et M. Goreta superposent à ce conflit de mentalités un affrontement entre cultures, rappelant que "la ligne de partage entre l'Est et l'Ouest passe à peu après le long de la frontière actuelle entre la Croatie et la Serbie, connue sous le nom de région de la Krajina", et que cette région est celle "dans laquelle se sont déroulées les combats les plus féroces en 1991, et lors des précédentes guerres balkaniques". Pour eux, le conflit en Croatie se résume à l'affrontement

⁷ D. TOMASIC, *Personality and culture in East European politics*, Georges Stewart Pub., New York, 1948.

⁸ A. STULHOFER, "Predvidjanje rata ? Etnosociologija Dinka Tomasica", *Drustvena istrazivanja*, vol. II, n° 2, mars 1992.

⁹ "Sociologija Dinka Tomasica", *Drustvena istrazivanja*, op. cit.

¹⁰ S. MESTROVIC / S. LETICA / M. GORETA, *Habits of the Balkan Heart. Social Character and the Fall of Communism*, Texas A&M University Press, College Station, 1993.

entre deux aires culturelles, l'une, occidentale et catholique, étant représentée par les Croates et les Slovènes, et l'autre, orientale et orthodoxe, par les Serbes et les Monténégrins :

"L'église catholique a maintenu un fondement culturel universaliste qui, resté médiéval par bien des aspects, n'en est pas moins typiquement occidental. C'est pourquoi la Croatie et la Slovénie ont conduit la rébellion anti-communiste en 1989, ont voté pour la démocratie, tendent à favoriser le pluralisme, veulent rejoindre la Communauté Européenne (...). Par contraste, la Serbie et le Monténégro se tournent vers la sphère culturelle orientale. Ils ont des liens étroits avec la Russie est sont néo-communistes, suite à des élections au cours desquelles la démocratie a été rejetée. D'orientation religieuse orthodoxe ou musulmane, ils aspirent à une structure pyramidale du pouvoir et sont militaristes."

Une telle présentation de la crise yougoslave, dans laquelle la Bosnie-Herzégovine disparaît comme par enchantement (la Krajina se situe en fait à la frontière croato-bosniaque), apparaît pour le moins simpliste. Ses présupposés culturalistes, reflets des analyses du post-communisme opposant une Europe centrale démocratique à une Europe orientale autoritaire ou chaotique, ont déjà fait l'objet de critiques pertinentes qu'il est inutile de reprendre ici¹¹. Il faut par contre insister sur le fait que les populations dinariques ne sont pas exclusivement serbes, et que le lien étroit qui unit ces populations aux phénomènes miliciens n'est pas propre au camp serbe, comme en témoignent le rôle des Croates d'Herzégovine en Slavonie orientale, ou celui des Musulmans du Sandjak à Sarajevo. De ce point de vue, quand S. Mestrovic, S. Letica et M. Goreta placent la frontière entre cultures occidentale et orientale à Medjugorje, lieu de pèlerinage catholique situé en Herzégovine occidentale, c'est-à-dire au coeur du principal "fief" du HVO croate, cela ne manque pas de faire sourire¹² !

Cette "ethnisation" abusive de la réalité sociale et culturelle des sociétés balkaniques n'est pas récente: elle se retrouve chez D. Tomasic et ses prédécesseurs. Les "types culturels" de D. Tomasic, en effet, ne sont qu'une reprise des "types psychologiques" esquissés par Jovan Cvijic dans *"La péninsule balkanique"*. Pour ce dernier toutefois, le "régime patriarcal" caractéristique du "type dinarique" n'est pas un état inférieur de la civilisation, mais au contraire son facteur régénérant, face à la *raya*, "classe inférieure et servile" des plaines, et à la population urbaine, qui "dégénère (...) et s'abâtardit au bout de quelques générations". Et J. Cvijic d'en appeler alors aux vertus militaires de la population dinarique, incarnée par "les *hajduk*, les *uskok*, les vengeurs", pour conquérir "la liberté et l'indépendance de toutes les contrées qu'[elle] sait, d'après la tradition, avoir fait partie de son Etat [serbe], et qui sont habités par la pauvre *raya*, par les hommes opprimés de sa race".

Au prédateur de D. Tomasic s'oppose donc le libérateur de J. Cvijic. Mais, dans les deux cas, les rapports entre ville, plaine et montagne sont réinterprétés en termes ethniques et nationaux. Certes, ces deux interprétations renvoient à des réalités historiques fortes de l'espace yougoslave: dans l'Empire ottoman comme dans l'Empire austro-hongrois, statut social, localisation géographique et appartenance ethnique sont indéniablement liés. Mais elles en constituent surtout des reconstructions idéologiques, et doivent être à ce titre rattachées aux différents nationalismes qui s'affrontent dans ce même espace. Du reste, J. Cvijic n'est-il pas un des idéologues du nationalisme grand-serbe, et D. Tomasic un

¹¹ M. BAKIC-HAYDEN et R. HAYDEN, "Orientalist Variations on the Theme Balkans': Symbolic Geography in Recent Yugoslav Cultural Politics", *Slavic Review*, n° 51 (1), printemps 1992.

¹² Sur l'insertion du pèlerinage de Medjugorje dans la culture clanique de l'Herzégovine occidentale, voir les travaux de Mart Baxt, et en particulier M. BAXT, "The Saints of Gomila: Belief and Blood Vengeance in a Yugoslav Peasant Society", *Ethnologia European*, n° 22, printemps 1992.

intellectuel proche du Parti paysan croate ? Et est-ce un hasard si la cristallisation du nationalisme musulman au cours du conflit en Bosnie-Herzégovine va de pair avec l'émergence d'un discours voyant dans celui-ci un affrontement entre la "civilisation urbaine" des Musulmans et l'"âme barbare et tribale" des Serbes¹³, et opposant "la *zadruga* slave, rurale et patriarcale" à l'"ancien *citluk* bosniaque", présenté comme une institution citadine¹⁴ ?

Etat de nature hobbesien ou *assabiyyas* khalduniennes ?

Se focalisant sur ces populations dinariques "qui ont pris le contrôle des espaces urbains et ont appris à consolider leur pouvoir en propageant une idéologie religieuse, nationale ou partisane", D. Tomasic réduit l'histoire des sociétés balkaniques à une récurrence tragique des "tensions entre paysan, berger et citadin"¹⁵. Cette vision cyclique de l'histoire n'est pas sans affinités avec celle d'Ibn Khaldun, souvent mise en avant dans l'étude des sociétés et des Etats du monde arabo-musulman: le *pleme* évoque irrésistiblement l'*assabiyya* khaldunienne (groupe de solidarité fondé sur des liens de sang ou d'allégeance), et l'opposition entre ville, plaine et montagne rappelle celle établie par Ibn Khaldun entre *badawa* (nomadisme) et *hadara* (urbanité)¹⁶.

Chez Ibn Khaldun toutefois, l'*assabiyya* apparaît plutôt un facteur régénérant de l'Etat: sur ce point, J. Cvijic est probablement plus khaldunien que D. Tomasic. Autre différence, plus fondamentale, J. Cvijic comme D. Tomasic tendent à définir le *pleme* comme préexistant et extérieur à l'Etat, et ce dernier comme un simple instrument dans les rapports entre ville, plaine et montagne. Chez Ibn Khaldun au contraire, l'Etat (*dawla*) se situe au centre des rapports entre *badawa* et *hadara*, et constitue l'enjeu central de l'action des *assabiyya*. Comme l'écrit Aziz Al-Azmeh, dans la pensée khaldunienne, "sans la *dawla* [l'Etat], le concept d'*assabiyya* serait superflu, nonobstant son 'existence réelle'. En tant que concept, il est sujet aux exigences du concept d'Etat et ne peut exister sans lui, ni, en fait, sans rester dans sa proximité"¹⁷.

Il est donc peut-être nécessaire, pour comprendre les dynamiques profondes des conflits yougoslaves, de replacer l'Etat au centre de leur problématique. Au demeurant, et contrairement à ce que sous-entendent les présentations hobbesiennes (avouées ou honteuses) de ces conflits, la réalité des populations dinariques, leur organisation clanique et leur culture de la violence, ne peuvent être appréhendées sans tenir compte de leur rapport à l'Etat.

L'Etat et le *hajduk*: une culture de confins

Dans l'histoire de l'espace yougoslave, la montagne représente d'abord un refuge face aux Empires, comme le montrent l'autonomie de fait dont bénéficie le Monténégro au sein de l'Empire ottoman, ou la prédominance des populations serbe et croate en Herzégovine, région difficile d'accès et de ce fait peu touchée par l'islamisation. Mais elle représente aussi une

¹³ J. ZIGA, *Islamska civilizacija i bosanski Muslimani*, Vijeće Kongresa Bosanskomuslimanskih Intelektualaca, Sarajevo, 1994.

¹⁴ M. BOROGOVAC, "Kulturni kanibalizam", *Muslimanski glas* (7 février 1992). Le terme *citluk* ou *ciftluk* (turc: *ciftlik*) désigne en Bosnie ottomane les propriétés foncières des *beg* et des *aga* musulmans.

¹⁵ D. TOMASIC, *Personality and culture...*, op. cit.

¹⁶ Sur la pensée d'Ibn Khaldun et ses interprétations contemporaines, voir en particulier les ouvrages de Aziz Al-Azmeh (A. AL-AZMEH, *Ibn Khaldun in Modern Scholarship*, Third World Center, London, 1981, et *Ibn Khaldun. An Essay in Reinterpretation*, Frank Cass, London, 1982).

¹⁷ A. AL-AZMEH, *Ibn Khaldun. An Essay in Reinterpretation*, op. cit.

position stratégique, un confin à tenir, comme l'illustrent le cas des populations musulmanes de Cazinska Krajina (région de Bihac), regroupées aux confins septentrionaux de l'Empire ottoman après s'être retirées de Slavonie et de Dalmatie, ou celui des populations serbes de Krajina, installées aux confins de l'Empire austro-hongrois après avoir fui l'Empire ottoman. Cette marque impériale sur la géographie des populations dinariques se reflète aujourd'hui encore dans leur situation périphérique au sein de leur propre communauté (Serbes de Krajina, Croates d'Herzégovine, Musulmans du Sandjak, etc.).

Redisposant les populations de l'espace yougoslave, les Empires savent aussi en instrumentaliser les modes d'organisation sociale et les pratiques de la violence. Certes, pendant toute la période ottomane, la force des structures claniques au Monténégro explique sa capacité de résistance au pouvoir central, et s'accompagne de raids et de pillages dans les provinces voisines. Mais l'expansion de l'Empire ottoman fait aussi appel à ces structures claniques et à ces pratiques de prédation, comme l'illustre aux XVe et XVIe siècles le cas des *martolos* et des *vojnucs*, troupes auxiliaires recrutées au sein des populations nomades chrétiennes des Balkans. De même, l'Empire ottoman s'appuie, pour contrôler et taxer les populations conquises, sur leurs structures familiales, claniques et villageoises, contribuant ainsi à les pérenniser.

Cette articulation entre centre et périphérie se retrouve dans l'organisation militaire de l'Empire ottoman. Ses forces centrales sont constituées par les janissaires, arrachés à la périphérie par le système du *devsirme* (levée d'enfants issus des populations chrétiennes), éduqués à Istanbul et rattachés à la Porte par le versement d'une solde, alors que les *sipahis*, chargés de l'organisation des forces armées provinciales, sont rétribués par l'attribution d'un *timar* (concession foncière et fiscale). A partir du XVIIe siècle, suite aux pertes territoriales sanctionnées par le traité de Karlowitz (1699), le système timariote se transforme en Bosnie-Herzégovine en un véritable système de confins militaires, les *kapetanije* (capitaineries), dont les prérogatives militaires et juridiques étendues expliquent la puissance des *ayan* (notables) bosniaques¹⁸.

A la même époque, l'Empire austro-hongrois établit son propre système de confins. Celui-ci diffère sensiblement du système ottoman, dans la mesure où il n'est pas fondé sur une aristocratie guerrière, mais sur une masse de paysans-soldats. L'Empire austro-hongrois, en effet, accorde aux territoires nouvellement acquis un statut spécifique de *Militärgrenzen* (frontières militaires), et en confie la garde aux populations serbes venues de l'Empire ottoman, s'appuyant à cette fin sur des *zadrugas* renforcées dans leurs fonctions économiques et militaires¹⁹. C'est dans ce cadre qu'il convient d'examiner les rapports complexes qui s'établissent entre les appareils militaires des Empires d'une part, les *hajduk* des régions dinariques d'autre part.

Hajduk et *uskok* désignent un seul et même phénomène, central dans l'histoire de l'espace yougoslave: le banditisme social. Les *hajduks*, souvent d'anciens *kmets* (serfs) ayant fui la pression fiscale des autorités ottomanes ou austro-hongroises, se retirent dans les régions

¹⁸ Sur la place des Slaves du sud dans l'organisation militaire ottomane, voir H. G. MAJER, "Albaner und Bosner in der osmanischen Armee. Ein Faktor der Reichsintegration im XVII. und XVIII. Jahrhundert", dans K. GROTHUSEN (ed.), *Jugoslawien. Integrationsprobleme in Geschichte und Gegenwart*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1986, ainsi que Avdo SUČESKA, "The Position of the Bosnian Moslems in the Ottoman State", *International Journal of Turkish Studies*, vol. I, n° 2 (automne 1980).

¹⁹ Sur les *Militärgrenzen*, voir G. ROTHENBERG, "The Habsburg Military Border System", dans B. KIRALY / G. ROTHENBERG (ed.), *War and Society in East Central Europe (18th and 19th Centuries)*, Columbia University Press, New York, 1979.

montagneuses et s'y organisent en bandes armées (*cete*) commandées par un "chef de guerre" (*vojvoda*). Réfugiés dans les régions frontalières échappant au contrôle des autorités impériales, ils peuvent "sauter" d'un Empire à l'autre pour se livrer à la contrebande et au pillage, d'où le nom d'*uskok* qui leur est attribué dans certaines régions de l'espace yougoslave (*skok* signifie "saut" en serbo-croate). Les *hajduks* représentent donc une forme répandue de violence contre l'Etat, et occupent à ce titre une place centrale dans la tradition épique des populations dinariques.

Pourtant, dans la réalité, les rapports que les *hajduks* et les *uskoks* entretiennent avec les Empires ne sont pas dénués d'ambiguïté. Dans les régions frontalières ou à l'occasion de campagnes militaires, ils sont recrutés dans des formations auxiliaires, appelées *delis* ("fous") du côté ottoman, *pandurs* ou *Freikorper* ("corps-francs") du côté austro-hongrois, et dont l'engagement est rémunéré par une prédation directe (partage du butin) ou indirecte (attribution d'une terre). Cette intégration des *hajduk* dans les appareils militaires est attesté par le réemploi des termes "*hajduk*" et "*vojvoda*" dans certains statuts particuliers accordés aux populations serbes des *Militärgrenzen*.

Situé aux confins de deux Empires, l'espace yougoslave est donc marqué depuis longtemps par d'innombrables passages entre rébellion armée contre l'Etat et service armé de l'Etat, et D. Tomasic lui-même constate que "les régions frontalières sont particulièrement favorables à l'activité des *hajduks*, les régions où s'affrontent les sphères d'intérêt de deux ou plusieurs pouvoirs légaux et où l'administration est mal organisée (...). Si ces régions sont peuplées de représentants de la culture clanique ou nomade, encline au pillage et au rapt, le ralliement aux *hajduks* et le franchissement des frontières deviennent des phénomènes courants. D'un autre côté, ceux-ci seront tolérés, voire encouragés par les pouvoirs légaux environnants s'ils se trouvent en situation d'affrontement ouvert ou latent, afin de ruiner l'autorité du pouvoir situé de l'autre côté de la frontière, et faciliter ainsi d'éventuelles opérations militaires"²⁰.

La culture clanique dont parle D. Tomasic renvoie donc à une culture de confins, dans laquelle l'Etat est loin d'être absent. Du reste, l'appellation régionale de *Krajina*, érigée en barrière culturelle par S. Mestrovic, S. Letica et M. Goreta, se retrouve en fait des deux côtés de la frontière croato-bosniaque (*Kninska Krajina* -Krajina de Knin- en Croatie, *Cazinska Krajina* -Krajina de Cazin- et *bosanska Krajina* -Krajina bosniaque- en Bosnie-Herzégovine), et provient du terme *vojna krajina*, qui signifie en serbo-croate... confin militaire.

Tradition, modernisation et "retraditionnalisation"

Quand D. Tomasic considère que "l'origine de ces Etats [nationaux des Balkans] peut être trouvée dans la personnalité des bergers prédateurs, dont l'appétit de pouvoir est resté pratiquement inchangé depuis des siècles"²¹, il ne fait pas seulement l'impasse sur les rapports complexes qui, de longue date, associent culture clanique et formations étatiques dans les Balkans. Il omet également de prendre en compte les processus de modernisation socio-économique, politique et culturelle auxquels cette région du monde n'a évidemment pas échappé. De même, les analyses des phénomènes miliciens contemporains en termes de "mentalité dinarique" ou de "revanche des campagnes" font généralement l'impasse sur la modernisation extrêmement rapide qu'a connu l'espace yougoslave après 1945, en ignorant

²⁰ D. TOMASIC, "Plemenska kultura...", op. cit.

²¹ D. TOMASIC, *Personality and culture...*, op. cit., p. 115.

délibrément les déséquilibres et les contradictions, refusent, pour ainsi dire, de préciser quelle était la revanche à prendre.

Il apparaît pourtant difficile d'opposer sans réserve une culture urbaine à une ou plusieurs cultures rurales, dans un espace yougoslave où la part de la population vivant de l'agriculture est passée, en quelques décennies, de 73 % (1948) à 27 % (1981) de la population totale. Quarante ans de modernisation et d'urbanisation accélérées ont déplacé les antagonismes traditionnels entre ville et campagne au sein même des villes, et menacé leurs équilibres internes en même temps qu'ils brisaient ceux de la société villageoise. C'est sans doute ce qui explique pourquoi des villes comme Sarajevo ou Mostar se sont trouvées au centre des affrontements entre 1992 et 1995, alors qu'elles étaient restées relativement épargnées par les combats de la seconde guerre mondiale, et pourquoi les mobilisations miliciennes y ont d'abord été le fait de populations néo-urbaines, mal intégrées à l'économie et à la culture urbaines, quand les élites urbaines représentaient le principal soutien des mouvements pacifistes.

A partir des années 1960, les déséquilibres de la modernisation de la société yougoslave ont provoqué sa "retraditionnalisation", reflétée en particulier par le renouveau des idéologies nationalistes et des pratiques communautaristes dans la vie politique yougoslave, et par une réactivation des solidarités familiales et claniques²². Les populations dinariques, marginalisées par la modernisation économique et situées en dehors des républiques correspondant à leur appartenance nationale, se sont les premières appuyées sur ces solidarités pour garder le contrôle de certains secteurs de l'appareil d'Etat (poids des Serbes de Krajina dans la police croate), faciliter leur émigration économique (poids des Croates d'Herzégovine dans la diaspora croate ou des Musulmans du Sandjak dans la diaspora musulmane), ou encore s'emparer des activités liées à la criminalité organisée.

Tenant de dresser le "profil-type" du combattant du Mouvement Tchethnik Serbe, le quotidien serbe indépendant "*Borba*" ("Combat") écrit que celui-ci "a entre trente et trente-cinq ans, est diplômé de l'enseignement secondaire technique, a un emploi, a au moins un enfant et un mariage raté derrière lui. La majorité des volontaires est d'origine rurale, mais réside dans une ville moyenne (le plus souvent, Smederevo ou Leskovac). Un volontaire sur cinq a eu de sérieux problèmes avec la justice (peines de prison fermes ou avec sursis), et certains sont arrivés au front directement après leur sortie de prison. D'après des témoignages non confirmés, on offre aux condamnés des remises de peine s'ils acceptent de rejoindre les volontaires."²³

L'importance des solidarités claniques dans les mobilisations miliciennes s'explique donc moins par leur enracinement dans les hauts villages du karst dinarique que par leur redéploiement dans les interstices d'une modernisation mal maîtrisée et par leur extension au "village global". La meilleure illustration de cette réalité reste le rôle des Herzégoviniens de la diaspora dans le financement des forces armées croates. Cette réalité ambiguë des milices, à mi-chemin entre village et "village global", se retrouve d'ailleurs dans leur production

²² Ce phénomène de "retraditionnalisation" de la société yougoslave a été mentionné par le sociologue croate Josip Zupanov dès 1970, et étudié dans un ouvrage de référence consacré à "l'autogestion et le pouvoir social" (J. ZUPANOV, *Samoupravlanje i drustvena moc*, Globus, Zagreb, 1985). Sur la reproduction des solidarités familiales et claniques, voir également M. P. CANAPA, "Traditions communautaires paysannes et socialisme en Yougoslavie", *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. XXI, n° 2, juin 1990.

²³ G. KATIC / M. MIKULJANAC, "Kako su formirane dobrovoljacke jedinice u Srbiji ?", *Borba*, 20 / 21 novembre 1993.

symbolique. Ainsi, les "unités spéciales" de la police de la "République serbe de Krajina" se surnomment "Knindjas", association de "Knin", nom de la capitale de cet Etat auto-proclamé, et des "tortues nindjas", personnages d'un célèbre dessin animé japonais. De façon similaire, le nom de "Bérets verts" fait tout à la fois allusion au couvre-chef distinctif des Musulmans bosniaques (le béret, adopté après l'interdiction du fes en 1950) et à certaines unités d'élite de l'armée américaine.

Le "folklore" milicien comme invention de la tradition

Alors que la plupart des milices politico-mafieuses et des "unités spéciales" affectionnent un style directement repris des films de guerre américains (ray-bans, tee-shirts sans manches et guirlande de balles autour du cou), et que les "brigades musulmanes" vont chercher leur inspiration vestimentaire chez les *pasdarans* iraniens (bandeaux verts portant des versets du Coran noués autour du front), les milices serbes se revendiquant du mouvement tchetnik revêtent plus volontiers la panoplie du parfait *hajduk* (barbe non taillée, cheveux longs, toque de fourrure). Plus largement, les mobilisations nationalistes s'accompagnent en Serbie d'une remise au goût du jour de la chanson épique, et d'une "folklorisation" généralisée du discours politique²⁴: alors que V. Seselj décerne le titre de "vojvoda" à ces lieutenants, Z. Arnjatovic - *Arkan* célèbre en costume monténégrin, et sans omettre de tirer quelques coups de feu en l'air, son mariage avec Svetlana Velickovic - *Ceca*, jeune star du "turbo-folk" belgradois.

Le recours aux registres symboliques de la montagne reste un des signes distinctifs de certaines milices serbes, même si elle n'est pas leur apanage exclusif (le premier ministre de la défense croate, Sime Djodan, faisant par exemple l'éloge de "l'homme dinarique, courageux, franc, enclin aux attitudes chevaleresques, et non surnoisés"²⁵). Il est d'ailleurs significatif que la *gusla*, instrument à corde typiquement montagnard servant à accompagner les chants épiques, soit présenté comme un attribut des combattants serbes, dans les bandes dessinées de guerre serbes comme dans les bandes dessinées de guerre bosniaques. Dans un cas, la *gusla* renvoie à l'héroïsme du combattant en question, dans l'autre, à son primitivisme.

"Knindze" ("Les Knindzas"), Belgrade (1991): la *gusla*, signe d'héroïsme

²⁴ L'ethnologue serbe Ivan Colovic a consacré de nombreux travaux à cette question de la "folklorisation" du discours politique en Serbie (I. COLOVIC, *Bordel ratnika*, XX. vek, Belgrade, 1993, et *Pucanje od zdravlja*, Krug, Belgrade, 1995). Parmi les textes de Ivan Colovic traduits en français, voir plus particulièrement I. COLOVIC, "Le folklore et la politique: une affaire moderne", dans M. MOROKVASIC (dir.), "Yougoslavie: logiques de l'exclusion" *Peuples méditerranéens*, n° 61, octobre-décembre 1992.

²⁵ Z. BATUSIC, "Dinarski supercovjek", *Danas*, 19 mai 1992.



"Rat strip art" ("Strip art de guerre"), Lukavac (1994): la *gusla*, signe de primitivisme

Mais, là encore, une telle "ethnisation" d'un attribut de la montagne est une reconstruction abusive: la *gusla* est un instrument utilisé traditionnellement par l'ensemble des populations dinariques, sans distinction d'appartenance ethnique, et la chanson épique ne vient alimenter le "folklore" des milices serbes qu'après un détour par les académies des sciences et les cercles littéraires ou, plus prosaïquement, par les stades de football²⁶. Dans la production folklorique des milices également, l'appropriation des figures et des gestes de la montagne représente moins un réveil de la mémoire collective qu'une invention de la tradition, et renvoie aux mêmes constructions idéologiques que les typologies de J. Cvijic ou de D. Tomasic.

Les tchetniks: des *hajduks* aux auxiliaires de police

La référence de certaines milices au mouvement tchetnik permet par contre de rattacher les phénomènes miliciens à une dimension spécifique de la modernisation de l'espace yougoslave, à savoir l'émergence de l'Etat-nation moderne. Tout comme le renouvellement chronique des élites urbaines s'insère dans un processus plus large d'urbanisation, la récurrence des mobilisations de type milicien participe en effet d'un processus ininterrompu et inachevé de modernisation politique.

Les pratiques militaires des Empires ottoman et austro-hongrois, dont certaines évoquent par leur mode de recrutement et de rémunération les milices contemporaines, renvoient à un mode indirect d'exercice du monopole de la violence légitime, caractéristique des systèmes politiques impériaux. A partir du XIXe siècle, la crise de ces Empires et l'émergence des

²⁶ Sur le rôle du football dans les mobilisations nationalistes et miliciennes, voir le dossier de la revue indépendante croate *Erasmus*, (n° 10, février 1995), et en particulier l'article d'Ivan Colovic consacré aux liens entre la Garde des volontaires serbes et les supporters de l'"Etoile rouge", les *delije* (nom dérivé de celui de certaines formations militaires auxiliaires... ottomanes !).

Etats-nations modernes s'accompagnent, dans l'espace yougoslave comme dans l'ensemble des Balkans, d'une recomposition des modes et des sphères d'exercice de ce monopole, rythmée par une série d'insurrections nationales et de crises régionales, et dont la première guerre mondiale représente en quelque sorte le paroxysme. Or, ces insurrections et ces crises montrent comment les nouveaux Etats nationaux font à leur tour appel à des formations armées annonciatrices des milices contemporaines, ce dont témoignent en particulier les relations entre l'Etat serbe, les organisations nationalistes grand-serbes et le mouvement tchetnik.

Né en 1812 d'une insurrection encadrée par d'anciens *hajduks*, l'Etat serbe fonde ses premières forces armées sur des milices paysannes, dont les combattants doivent fournir leur uniforme et leur armement personnels. Défaites par une armée ottomane modernisée en 1876, malgré le renfort d'officiers russes pan-slavistes et de volontaires garibaldiens, ces milices paysannes font progressivement place à une véritable armée, encadrée par un corps d'officiers professionnels²⁷. L'Etat serbe continue toutefois de faire appel pour ses campagnes militaires à des formations de volontaires recrutés dans l'ensemble de l'espace yougoslave, et d'entretenir des réseaux insurrectionnels à l'extérieur de ses frontières. Mis en place dans les années 1860 par le ministre de l'intérieur Ilija Garasanin, ces réseaux sont encadrés à partir de 1911 par l'organisation "L'unification ou la mort" (*Ujedinjenje ili smrt*), plus connue sous le nom de "Main noire" (*Crna ruka*). Constituée par des officiers de l'armée serbe et commandée par le capitaine Dragutin Dimitrijevic -*Apis*, celle-ci est souvent considérée comme le véritable commanditaire de l'attentat de Sarajevo, commis le 28 juin 1914 par les membres de l'organisation révolutionnaire "Jeune Bosnie" (*Mlada Bosna*). Véritable Etat dans l'Etat, elle est démantelée en 1917 par le régent Alexandre, avec le soutien d'une organisation d'officiers concurrente, la "Main blanche" (*Bela ruka*)²⁸.

C'est dans cette configuration complexe entre réseaux insurrectionnels, formations de volontaires et organisations nationalistes constituées au sein même de l'armée serbe que se situe le mouvement tchetnik, ensemble de formations armées irrégulières se réclamant du nationalisme grand-serbe. Après l'insurrection de 1903 en Macédoine, l'Etat serbe encourage en effet la formation de bandes armées sur ce territoire, qualifié par les nationalistes grand-serbes de "Vieille Serbie". Animées par des étudiants nationalistes, d'anciens officiers ou des *vojvoda* locaux, elles sont constituées sur le modèle des bandes de *hajduk* (*hajducke cete*), et en reprennent la terminologie pour désigner leurs techniques de guérilla (*cetovanje*) et leurs combattants (*cetnik*): le mouvement "tchetnik" est né²⁹.

Cet emploi de formations tchetniks, agissant derrière les lignes de front, se reproduit lors des guerres balkaniques et de la première guerre mondiale. Le terme de "tchetnik" perd alors sa signification sociale d'origine pour prendre une connotation nationale de plus en plus prononcée, montrant ainsi comment le mouvement tchetnik se situe à la charnière entre une violence contre l'Etat et une violence d'Etat. Il en va de même des unités de volontaires qui viennent grossir les rangs de l'armée serbe, et dont les membres sont recrutés par les organisations nationalistes agissant sur le territoire des Empires ottoman et austro-hongrois,

²⁷ Voir B. KIRALY / G. STOKES (ed.), *Insurrections, Wars and the Eastern Crisis in the 1870s*, Columbia University Press, New York, 1985.

²⁸ Voir D. Mac KENZIE, "Serbian Nationalist and Military Organisations and the Piemont Idea (1844-1914)", *East European Quaterly* (Vol. XVI n° 3, septembre 1982).

²⁹ Sur l'histoire du mouvement tchetnik, voir en particulier J. TOMASEVIC, *The Chetniks*, Stanford University Press, Stanford, 1975, ainsi que N. SEHIC, *Cetnicki pokret u Bosni i Hercegovini (1918-1941)*, ANUBiH, Sarajevo, 1971.

ou plus simplement attirés par les promesses d'attribution d'une terre et les opportunités de pillage.

Après la création du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes en 1918, son armée est constituée à partir du corps des officiers des armées serbe et monténégrine et étroitement contrôlée par la "Main blanche". Par contre, ce premier Etat yougoslave connaît pendant plusieurs années de sérieuses difficultés pour établir son autorité sur l'ensemble de son territoire. Parmi les populations non-serbes du royaume, le refus de la conscription et de l'impôt provoque plusieurs mouvements de révolte armée (jacqueries paysannes en Croatie, soulèvement tribaux au Monténégro, guérilla des *kaçaks* albanais et des *komitadjis* macédoniens en "Serbie du sud")³⁰. Pour épauler l'armée, l'Etat yougoslave fait alors de nouveau appel aux formations tchetniks. Organisées en unités de la gendarmerie ou en "garde nationale", celles-ci exercent une répression brutale, souvent accompagnée de pillage ou d'appropriation illégale des terres. Par la suite, les associations d'anciens combattants tchetniks continuent de jouer un rôle d'appoint dans la vie politique du royaume, lors des campagnes électorales ou dans la répression des mouvements revendicatifs.

Cette nouvelle articulation entre l'Etat yougoslave et le mouvement tchetnik peut être illustrée par la personnalité de Punisa Racic, président de l'"Association des Tchetniks Serbes 'Petar Mrkonjic' pour le Roi et la Patrie" (*Udruzenje Srpskih Cetnika 'Petar Mrkonjic' za Kralja i Otadzbinu*). Celui-ci, issu du clan monténégrin des Vasojevici, est engagé dans les activités du mouvement tchetnik en Macédoine au moment des guerres balkaniques, appartient à la "Main blanche" et participe à ce titre à l'élimination de D. Dimitrijevic -*Apis* en 1917. Après 1918, il organise l'insurrection des tribus catholiques de l'Albanie du nord, avant d'aller réprimer celle des *kaçaks* albanais en Macédoine. Devenu à cette occasion riche propriétaire terrien, il est élu député en 1927 et se rend célèbre en assassinant en plein Parlement, le 20 juin 1928, le dirigeant du Parti paysan croate, Stjepan Radic.

Violence contre l'Etat, violence pour l'Etat

Le cas "exemplaire" de P. Racic montre comment le mouvement tchetnik passe progressivement d'une activité insurrectionnelle à l'extérieur des frontières de la Serbie à une activité répressive dans celles de la Yougoslavie. Il montre aussi comment cette violence d'Etat engendre à son tour de nouvelles violences contre l'Etat, et précipite finalement l'effondrement de l'Etat yougoslave. L'assassinat de S. Radic, en effet, exacerbe le conflit serbo-croate et conduit, le 6 janvier 1929, à l'instauration d'un régime dictatorial s'appuyant sur l'armée yougoslave, les associations tchetniks et des mouvements de jeunesse organisés sur le modèle fasciste, telles que la Jeunesse nationale serbe (*Srpska Nacionalna Omladina - SRNAO*). La même année se constituent en Croatie des formations para-militaires locales proches du Parti paysan, appelées "Protection civique" ("*Gradjanska zastita*"), ainsi que le mouvement des "oustachis", organisation terroriste fondée par le Parti croate du droit, ultra-nationaliste, que dirige Ante Pavelic, et soutenue par l'Italie mussolinienne³¹.

Comme le mouvement tchetnik avant lui, le mouvement oustachi s'implante dans les régions dinariques, et en particulier en Herzégovine occidentale, où il organise des attaques de commissariats et de bâtiments officiels en s'appuyant sur des populations encore rétives à la conscription et à l'impôt. Au demeurant, le terme d'"oustachi" ("*ustase*", sg.: "*ustasa*"),

³⁰ Voir I. BANAC, *The National Question in Yugoslavia*, Cornell University Press, Ithaca-London, 1984.

³¹ Sur le mouvement oustachi, voir Bogdan KRIZMAN, *Ante Pavelic i Ustase*, Globus, Zagreb, 1983.

signifiant littéralement "insurgé", a une origine similaire à celui de "tchetnik": avant 1929, il n'a aucune connotation nationale spécifique, et se retrouve même dans certains documents militaires serbes de l'époque des guerres balkaniques pour désigner... les bandes de tchetniks serbes ! Il ne prend sa signification contemporaine de nationaliste grand-croate que dans les années trente et quarante, après la création du mouvement oustachi et de l'Etat indépendant de Croatie (*Nezavisna Drzava Hrvatska* -NDH).

En avril 1941 en effet, après l'effondrement de l'armée yougoslave face à l'armée allemande, un Etat indépendant de Croatie est constitué par les pays de l'Axe, et Ante Pavelic nommé chef ("*poglavnik*") de cet Etat-satellite. La "protection civique" est alors transformée en système de défense local ("*domobranstvo*"), pendant que les groupes de combattants oustachis fournissent les cadres des troupes spéciales du NDH, chargées en particulier de l'élimination des populations serbes. Celles-ci, trouvant refuge dans les régions montagneuses, rejoignent alors un mouvement de résistance tchetnik souvent encadré par d'anciens officiers de l'armée yougoslave. Les rôles se trouvent donc subitement inversés: Andrija Artukovic, responsable d'une célèbre attaque de commissariat à Brusani en 1932, devient ministre de l'intérieur du NDH, pendant que Draza Mihailovic, ancien colonel de l'armée yougoslave, prend la tête d'un mouvement tchetnik bientôt qualifié de "terroriste", et pourchassé comme tel.

Les basculements entre violence contre l'Etat et violence d'Etat ne sont donc pas le fait du seul Etat serbe. Déjà, pendant les guerres balkaniques, les tchetniks serbes sont confrontés en Macédoine aux *komitadji* bulgares, aux *antar* grecs et aux *basibozuk* ottomans; de même, pendant la première guerre mondiale, ils sont combattus en Bosnie-Herzégovine par des *Schutzkörper* ("corps de protection") recrutés dans les populations locales croates et musulmanes³². Pendant la seconde guerre mondiale enfin, période de l'histoire où les différents projets stato-nationaux présents dans l'espace yougoslave s'affrontent avec le plus de violence, ce foisonnement de formations armées atteint son paroxysme: aux *domobranis* et aux forces spéciales oustachies du NDH d'une part, aux formations tchetniks organisées autour d'un *vojvoda* local ou liées à l'état-major de D. Mihailovic d'autre part, s'ajoutent en effet une multitude de formations musulmanes locales, sans oublier bien sûr le mouvement des partisans³³.

En dépit de l'idéologie révolutionnaire qui l'anime, celui-ci s'inscrit dans la continuité des phénomènes de décomposition et de recomposition étatiques qui caractérisent l'histoire de l'espace yougoslave. Son organisation militaire articule d'ailleurs elle aussi deux types de formations (brigades locales et "brigades prolétariennes" mobiles et idéologisées), et son succès final passe par l'intégration en son sein d'éléments entiers des autres formations armées qu'il combat. Cinquante ans plus tard, l'Armée Populaire Yougoslave, issue de la militarisation et de l'institutionnalisation de ce mouvement, se trouve à son tour impliquée dans une configuration complexe de violences d'Etat et de violences contre l'Etat, et emportée par une nouvelle recomposition des réalités et des légitimités étatiques de l'espace yougoslave.

³² Sur les guerres balkaniques, voir B. KIRALY / D. DJORDJEVIC (ed.), *East Central European Society and the Balkan Wars*, Columbia University Press, New-York, 1987.

³³ Sur la deuxième guerre mondiale dans l'espace yougoslave, voir en particulier W. ROBERTS, *Tito, Mihailovic and the Allies 1941-1945*, University of New Brunswick, Durham, 1973. Sur les formations musulmanes, voir E. REDZIC, *Muslimansko automastvo i 13. SS divizija*, Svjetlost, Sarajevo, 1987, ainsi que A. JAHIC, *Muslimanske formacije tuzlanskog kraja u drugom svjetskom ratu*, Bosnoljubljje, Tuzla, 1995.

Récurrence des phénomènes miliciens et inachèvement de l'Etat

Historiquement, l'espace yougoslave apparaît donc marqué par des configurations complexes et mouvantes entre violences contre l'Etat et violences d'Etat. Ces configurations, à leur tour, renvoient à l'histoire politique de la péninsule balkanique, dans laquelle le processus de constitution de l'Etat moderne apparaît contradictoire et inachevé: son monopole de la violence légitime reste fragile, ses frontières territoriales et institutionnelles incertaines. Cela est d'autant vrai pour le seul Etat balkanique qui, après 1918, ne se définit pas comme un Etat national, à savoir la Yougoslavie.

Les rapports complexes et mouvants qui, dans les conflits yougoslaves, associent Etats internationalement reconnus, "républiques" auto-proclamées et phénomènes miliciens, montrent bien à quel point, dans l'espace yougoslave, les frontières territoriales et institutionnelles de l'Etat restent encore mal définies. Cette incertitude est antérieure à l'éclatement de la fédération yougoslave, comme le montrent les rapports entre institutions fédérales et républiques constitutives, entre Armée Populaire Yougoslave et Défenses Territoriales, ou encore entre services secrets et criminalité organisée, dans le cas paradigmatique de Z. Arnjatovic -*Arkan*. Elle survit à la consolidation des Etats nationaux et à la militarisation de leurs forces armées, comme le signale la persistance des phénomènes miliciens en Serbie et en Croatie, ou celle, dans le cas spécifique de la Bosnie-Herzégovine, de l'articulation entre brigades locales d'une part, brigades mobiles et "unités spéciales" d'autre part, rappelant celle entre milices locales et milices politico-mafieuses dont elles sont généralement issues. Dans ce contexte, les phénomènes miliciens apparaissent comme un instrument indispensable dans la recomposition des réalités et des légitimités étatiques de l'espace yougoslave, et comme une manifestation durable de son inachèvement.

De toute évidence, ces phénomènes miliciens s'appuient sur certaines pratiques présentes dans les sociétés de l'espace yougoslave, et dans leurs populations dinariques en premier lieu. A la force des solidarités claniques s'ajoute ici certaines pratiques de la violence telles que la possession et l'exhibition individuelles des armes ou la persistance des codes de l'honneur et du sang. Faire des phénomènes miliciens le signe d'un "retour des sociétés" n'en constituerait pas moins un renversement de leur réalité et de leur finalité. Dans les guerres balkaniques comme dans les récents conflits yougoslaves, les formations armées de type milicien viennent d'abord compenser la difficulté des Etats à conduire leurs populations dans la guerre: c'est après l'échec des mobilisations de l'automne 1991 en Serbie que l'Armée Populaire Yougoslave encourage la constitution des milices de Z. Arnjatovic -*Arkan* et de V. Seselj.

Dans l'inadéquation entre réalités des sociétés balkaniques et constructions stato-nationales qui caractérisent l'espace yougoslave, les phénomènes miliciens se situent clairement du côté de l'Etat, provoquant d'abord les tensions et les mobilisations miliciennes locales, arrachant ensuite les combattants locaux à leurs terroirs au nom de la défense d'un territoire, chassant enfin les populations dont l'identité ethnique ne correspond pas à celle du dit territoire. Outil privilégié de construction des Etats-nations, les phénomènes miliciens sont renvoyés par les idéologies nationalistes aux profondeurs barbares des sociétés. Ce renversement, du reste, est peut-être logique, voire indispensable. Car, dans un espace yougoslave où l'Etat ne parvient à imposer durablement ni le monopole, ni la légitimité de sa propre violence, il reste à savoir si les phénomènes miliciens en constituent le dévoiement, ou le dévoilement.